

Raymond Aron et le retour de l'Histoire



JACOB SILBERBERG / AP

■ Un jeune cycliste croise une patrouille irakienne. Bagdad, le 30 octobre dernier.

► Face au chaos du monde, nous aurons moins besoin de constructions intellectuelles totales mais erronées que de connaissances partielles mais justes.



Nicolas BAVEREZ

Avocat

Auteur notamment de "La France qui tombe" (2003)

Conformément à la prémonition de Nietzsche, le XX^e siècle fut le temps des "grandes guerres conduites au nom des idéologies". Le conflit de 1914-18 en fut la matrice sanglante, qui engendra la guerre totale servie par les moyens de la société industrielle, enclencha la dynamique des confrontations planétaires, enfanta les révolutions bolchevique, fasciste et nazie, ruina la civilisation libérale de l'Europe.

Ainsi la liberté moderne qui émergea en Europe à partir du XVIII^e siècle fut soumise au triple choc des guerres qui décimèrent les populations et ensauvèrent les sociétés, de révolutions qui prétendirent construire un homme nouveau sur les débris de la démocratie et du capitalisme, de violentes crises économiques qui jetèrent au chômage des pans entiers de la population des pays développés comme des nations émergentes.

Raymond Aron, dont on célèbre cette année le centième anniversaire de naissance, fut le spectateur engagé de ce siècle.

Pendant plusieurs décennies, sa voix fut des plus isolées. Contre toute attente, démocratie et capitalisme ont fini par l'emporter, donnant ainsi raison à ce philosophe de la liberté dont l'engagement fut toujours placé sous le signe de la raison critique.

Une fois achevé le cycle historique de la guerre à mort entre démocratie et totalitarisme, l'Occident s'est progressivement engourdi. Le réveil fut brutal avec l'enchaînement des frappes terroristes

du 11 septembre 2001, du krach boursier et de la cascade des scandales financiers, l'enclenchement d'un nouveau cycle de guerres en chaîne et le regain corrélatif des critiques radicales de la démocratie, du capitalisme et du libre-échange.

Voici le retour de l'histoire. Dans sa dimension tragique. C'est donc, également, le retour de la politique.

"History is again on the move" selon la formule de Toynbee qu'affectionnait Aron. Ce penseur est un libéral d'un genre particulier. La liberté est pre-

mière; mais ce primat est historique, à l'exclusion de toute transcendance. Produit singulier de l'Europe des Lumières, la liberté relève de l'action contingente de l'histoire. Jamais donnée et toujours conquise, c'est une fragile construction qui repose, à titre principal sur la volonté des citoyens, à titre annexe sur la solidité des institutions. "L'homme est dans l'histoire, l'homme est historique; l'homme est une histoire."

Du primat de l'histoire découle le primat du politique. Aron s'inscrit sans ambiguïté dans la tradition du libéralisme politique français – illustré par Montesquieu, Condorcet, Constant, Tocqueville, Elie Halévy – et distinct de l'utilitarisme anglais ou du libertarianisme américain. Le marché ressort de l'univers des moyens et non des fins. Il constitue l'une des composantes nécessaires mais non suffisantes de la liberté moderne et ne saurait être érigé en principe d'organisation.

Aron rejoint donc Karl Popper dans une volonté de "protéger la liberté contre ses propres fanatismes" en réservant une place éminente à l'Etat et aux institutions, face aux critiques libertaires ou marxistes qui leur sont adressées.

La pensée libérale d'Aron est à la fois réaliste (fuyant la transcendance et le moralisme abstrait, elle tente de comprendre les acteurs au plus près de leur décision), probabiliste (récusant toute forme de déterminisme), comparatiste (excluant l'attribution d'une essence a priori à la démocratie et au totalitarisme mais procédant à une étude croisée de leurs points communs et de leur radicale hétérogénéité du point de vue de l'organisation politique et des valeurs) et dialectique (s'écartant de tout manichéisme pour assumer la complexité et l'incertitude, propres à la liberté des hommes dans l'histoire).

Il importe aujourd'hui de repenser no-

tre monde à la lumière de la géopolitique du chaos, du renouveau agressif des formes théologico-politiques, de la mondialisation et des révolutions technologiques qui tissent la trame historique du début du XXI^e siècle.

Comment capter, saisir, décoder la complexité de ce monde en ébullition? Probablement pas par un discours animé par de virulentes passions antilibérales. Cela était vrai hier. Cela reste vrai aujourd'hui: Sartre, métaphysicien et apologiste de la violence, avait élaboré un système déconnecté de tout référent temporel, un système dont la cohérence interne était subordonnée au refus de l'histoire et qui ne pouvait être sauvé que par l'idée d'une fin de l'histoire, c'est-à-dire d'un achèvement aussi mystérieux que grandiose. Ce romantisme révolutionnaire – toujours vivace aujourd'hui dans l'idéologie altermondialiste – est étranger au monde dont il nie l'existence, ce qui du même coup, le prive des moyens de le comprendre et d'agir sur lui. On connaît la litanie: "Un autre monde est possible". Lequel? Quand? Et comment?

Dans la nouvelle tourmente historique qui s'ouvre, les hommes de cette fin de siècle auront moins besoin de prophètes inspirés que de savants patients dans leur tentative de compréhension du monde, moins besoin de constructions intellectuelles totales mais erronées que de connaissances partielles mais justes, moins besoin d'illusions lyriques que de la volonté obstinée de maîtriser la part de leur histoire sur laquelle ils peuvent avoir prise, moins besoin d'une foi dans un avenir radieux que de l'espoir opiniâtre que la vérité et la liberté, au bout du compte, conservent une chance raisonnable de l'emporter.

La vie même d'Aron n'apporte-t-elle pas la preuve que les tragédies de l'histoire et les drames personnels peuvent être dépassés par l'exercice de l'intelligence et du courage? Pourquoi ne pas admettre que face à une histoire furieuse, absurde et sanglante, nous manque et nous manquera la voix du grand citoyen et du grand professeur que fut Aron, et qui n'était autre que la voix de la raison?

De ce point de vue, le libéralisme politique reste la clé de l'avenir des démocraties. La conclusion à laquelle Aron aboutit dans "L'Opium des intellectuels" n'a rien perdu de son acuité: "La liberté est l'essence de la culture occidentale, le fondement de sa réussite, le secret de son étendue et de son influence". Le double primat de la liberté et du politique demeure notre plus sûr antidote à l'heure où le terrorisme cherche à activer la dynamique d'une guerre civile mondiale contre les démocraties. D'où la pertinence d'une pensée qui ne se revendique d'aucune doctrine ou d'aucune école, qui se refuse à élaborer un système clos ou une grille d'analyse préconçue, mais qui reconnaît d'emblée le caractère partiel de la vérité et le caractère précaire de la liberté. ■

RENDEZ-VOUS

"Aron, vestale de la liberté"

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Raymond Aron, le centre Jean Gol organise le 5 novembre prochain un colloque consacré à l'intellectuel français, décédé en 1983. Outre Nicolas Baveréz, interviendront Alexandre Adler, Guy Haarscher et Richard Miller. ■

► Le 5/11, dès 9h, au Palais d'Egmont, place du Petit Sablon 8, 1000 Bruxelles. 02.500.35.28.